

N° 123 Janvier - Février 2014
par Christian Noorbergen

■ Par Christian Noorbergen

■ **Marché** ■

Dis, monsieur, ça coûte combien, l'Art singulier ? **Ça coûte rien qu'une vie !**

Comme une turbulence violente, en effraction vitale, l'Art singulier est venu perturber l'histoire de l'art, laquelle ne se découvre que par ses secousses et ses remous.

Au tragique initiatique de l'Art brut, l'Art singulier ajoute la fête, la transgression et l'élan.

En France une poignée de galeristes illuminés défend ces créateurs snobés par le monde de l'art contemporain officiel. Et vend des œuvres qui coûtent entre 500 et 5000 euros.



Manuel Mendive - Sans titre - 1986 - Pastel sur papier - 71 x 93 cm - Collection C. Franco

Le paradis occidental, vidé de sa substance, a cherché aux confins du monde et dans les recoins ignorés du mental de quoi étancher sa soif. Si l'Art brut est le premier volcan destructeur créateur, l'Art singulier est l'art primitif du 20^e siècle. Mais les artistes singuliers d'hier et d'aujourd'hui sont nos frères d'âme, et nos contemporains de chair.

« J'ai horreur d'exposer des morts » dit la galeriste Béatrice Soulié.

Les singuliers sont de prodigieux animistes contemporains, avides, effarés, ironiques, cruels, jamais repus des grandes nourri-

tures du présent. Art incantatoire d'intempes- tive présence. Art vibratile stigmatisant la révolte contre l'acquis, le confortable et le ressassé. Les plaques et les scléroses de l'art éclatent.

C'est cela que montre l'Art singulier : en amont, un impensable documentaire, la folle cartographie des noces renouvelées de l'être et du chaos. En aval, la destruction des barrages de la culture. Les codes sont violés. Œuvres de formidable santé.

Voilà un « art dans la vie » dit la galeriste Marie-Francine Oppeneau.

Les fous et les ignorants de l'art ne sont pas les seuls « vrais » créateurs. Dubuffet en a trop fait. Merci à lui, cependant. Les récalcitrants à l'art « comme il faut » ne sont pas rares. Mais il a fallu du temps, beaucoup de temps pour que s'installe une relative reconnaissance. Travail inachevé.

CoBrA et après

À Paris, après Caroline et Alain Bourbonnais, Cérés Franco fut une pionnière. Son regard va plus loin que l'Art brut. Elle a regardé CoBrA et les post-

CoBra. Elle a rencontré Corneille et Lucebert, les ouvriers de la Nouvelle Figuration.

Dubuffet a parrainé ses expositions, et les artistes qu'elle a défendus, à partir des années 1960, sont souvent, aujourd'hui, dans de grandes collections, comme celle d'Auberive en Haute-Marne, ou montrés dans de grands lieux, comme la Halle Saint Pierre ou la Fondation Cartier à Paris. De vraies renommées sont encore à construire, et se préparent, comme celle de Jacques Grinberg. Retard de nos regards...

« Ma patrie c'est l'art » dit Cérés Franco.
« Et nous avons à découvrir et à faire découvrir. »

Sa galerie parisienne, *L'Œil de Bœuf*, a ouvert des voies remarquables, et d'autres ont pris le relais, à Paris, comme Caroline Corre, Marie-Francine Oppeneau ou Béatrice Soulié ; et en province, à Roanne (Galerie des 4 coins), Poitiers (Galerie Grand'Rue) ou Clermont-Ferrand récemment (Galerie Balthazar). Et ailleurs.



H. Machado-Rico - Tumba - 2012 - Papier mâché polychrome

Paroles de Cérés Franco



« Le mot singulier me donne des boutons. »

Je ne prenais jamais un artiste qui était en galerie, par scrupule, et je mettais de côté l'art des malades mentaux, ça me gênait. Les arts spontanés du Brésil, mon pays natal, les arts naïfs et les autodidactes me fascinent. Je trouve en eux des valeurs qui équilibrent celles de la culture de l'époque.

Au début, les œuvres monumentales m'attiraient, et d'emblée, Étienne Martin, Germaine Richier, Arp et César m'ont prêté de grands formats. J'aurais pu faire une galerie avec des gens comme Poliakoff, mais je préférais mon-

trer ce qu'on ne voyait pas. Mes choix intimes m'opposaient à l'art installé. Certaines galeries, à l'époque, m'ont jetée, d'autres m'ont aidée. Je faisais tout, du garçon de courses à l'accrochage. J'achetais de jeunes peintres à crédit. Je faisais des échanges, du troc. Quand "on" achetait du Pop Art ou de l'abstraction, j'achetais Macréau, Pouget, Grinberg (il m'appelait sa bonne Samaritaine) ou Jean-Marie Martin. Il y a maintenant une mode d'artistes dits singuliers... Le mot singulier me donne des boutons. Michel Macréau, par exemple, va au-delà de toutes les définitions. Il y a de bons et de mauvais peintres ! La force et l'authenticité de chaque artiste font sa singularité.

Je suis gênée d'être une collectionneuse, ou une galeriste. Au fond, je suis une poète de l'art. Je cherche dans l'art les images qui auraient pu correspondre aux images que je n'ai pu écrire... J'ai horreur qu'on m'explique la peinture. C'est une affaire secrète entre elle et moi. C'est comme faire l'amour.

L'art doit être libre, sans frontière, et universel. Pas besoin de passeport académique pour circuler dans le monde. J'ai donné ma collection des premiers Artension à une université du Viêt Nam, ils n'avaient rien.

Les dits singuliers d'hier, ceux des années 1960, même quand ils ont peu à peu obtenu droit de cité, n'entraient pas dans les exigences esthétiques et sociales des marchands. Et leur reconnaissance fut souvent posthume. Dans la vie culturelle française, le poids de l'intellect est trop lourd, le vieux prestige de l'École de Paris et le « bon goût » français ont retardé l'avancement de ces artistes. Ils se trouvent d'ailleurs plutôt dans des collections du Nord de la France, en Belgique ou en Allemagne, hormis l'exceptionnel ensemble de l'Abbaye d'Auberive. Peut-être que l'impact d'un Basquiat, en retombée, voire de Maryan, a permis un regard enfin positif sur nos artistes.